

* **Bref commentaire sur les fronts démocratiques et antifascistes contre Bolsonaro**

Posté sur le site brésilien Passa Palavra, ce petit texte écrit en décembre 2018 est toujours actuel et peut faire réfléchir ceux qui ont pensé faire reculer le Rassemblement national en votant Macron en 2017 et qui envisagent de répéter leur exploit en France lors des prochaines présidentielles de 2022. Celui qui signe «Un autre João» nous indique que, même en cas de victoire électorale de l'extrême droite, il faut garder la tête froide et les pieds sur terre, solidement rivés dans les réalités de la lutte de classe. On pourra aussi lire un autre article du site Passa Palavra : ««La réalité ne m'intéresse pas" ou Pourquoi la "gauche culturaliste" est incapable de combattre Bolsonaro et l'extrême droite» <http://mondialisme.org/spip.php?article2702>

Y.C. Ni patrie ni frontières

Au lieu de nous contenter d'affirmer nos valeurs, je pense que nous devrions adopter l'attitude inverse : nous mélanger à la classe, redevenir des individus ordinaires, nous battre plus silencieusement, apparaître moins, mais mobiliser à nouveau les travailleurs et les impliquer dans un projet de classe qui leur appartienne.

Comme l'écrivait João Bernardo dans un commentaire récent sur le site Passa Palavra¹, ce qui nous inquiète le plus, ce n'est pas la ténacité des partisans de Bolsonaro, mais «l'état d'esprit de tant de gens de gauche, effrayés, incapables de faire face à la situation et déjà en train de s'enfuir avant même que Bolsonaro ait gagné». En plus d'être inquiétant, il est étonnant que les militants de gauche soient les plus perplexes face à une victoire de l'extrême droite au Brésil. Perplexes, en premier lieu, devant la croissance si rapide de ce mouvement qui a élu Bolsonaro : «Comment, si soudainement, tant de gens ont-ils commencé à croire en ces idées inhumaines et antidémocratiques ? Comment ont-ils pu voter pour un capitaine de l'armée ?».

La plupart des militants de gauche se rassurent en se disant que les travailleurs qui ont voté pour lui l'ont fait par ignorance, parce qu'ils auraient été trompés par la diffusion de fausses nouvelles – leur raisonnement binaire est le suivant : «Soit vous êtes vraiment fascistes pour penser ces choses-là, soit vous avez été trompés.»

Une autre réaction de perplexité, aussi surprenante soit-elle, s'exprime à gauche et elle est liée à la capacité des classes dirigeantes à exercer leur pouvoir : «Comment un général et un capitaine peuvent-ils déclarer publiquement qu'ils vont tuer les gauchistes ?» Mais pourquoi ne pourraient-ils pas le faire, camarades ? Comme l'a dit récemment Paulo Arantes, pendant que la gauche s'occupait seulement de gérer la société, la droite est revenue à la politique réelle. Soudain, la droite nous rappelle que nous vivons dans une société de classes et que ce que nous apprenons dans les livres de Marx correspond à la réalité.

Ces réactions de perplexité à gauche montrent : 1) l'énorme distance entre la gauche et la plupart des travailleurs, et 2) comment la gauche s'est anesthésiée et s'est mise à croire dans les mécanismes démocratiques, dans la médiation des conflits de classe, et découvre tout à coup qu'elle est absolument impuissante et terrifiée.

Durant ces treize années de gouvernement, et pendant la période qui l'a précédée et qui lui a donné naissance, le Parti des travailleurs a si bien réussi dans sa stratégie d'apaisement des conflits, de transformation des instruments de lutte en instruments de gestion et de conciliation de classe, que tout pouvoir prolétarien de fait (au travail, dans les quartiers, dans les églises, dans les mouvements sociaux) a disparu.

¹ Cf. les deux posts de Joao Bernardo sur le site de Passa Palavra traduits en annexe (NdT).

De ce dernier grand cycle de luttes des années 70 et 80, il semble qu'il ne reste pas grand-chose en dehors d'un grand sac d'identités. Durant cette période, la gauche a tagué partout des slogans comme «Parti des Travailleurs, Démocratie», ou «Ele Não²», et nous nous retrouvons avec le magma d'identités que la gauche nous a demandé d'adopter : Noirs, Indiens, femmes, lesbiennes, transsexuelles, quilombolas³, sans-abris, sans terre, etc.

Face à ce climat d'isolement et d'impuissance, la majorité de la gauche a créé des fronts antifascistes et des fronts larges et démocratiques en divers endroits et sous différentes formes, proclamé sa foi dans les valeurs de la gauche, contre la croissance des valeurs de l'extrême droite – le rouge et le noir et la diversité multicolore contre le vert et le jaune du drapeau national, la **Démocratie** contre la **Dictature**.

Les positions les plus radicales soulignent la nécessité de se battre sérieusement et avancent des slogans comme «On ne discute pas avec le fascisme, on le combat», ou «Le fascisme est au bout du fusil», en évoquant l'épisode de la «bataille de la place de Sé»⁴, par exemple. Ces positions se maintiennent également dans le domaine de l'abstraction et du discours: que signifie aujourd'hui combattre le fascisme au bout du fusil ? Qui sont les fascistes ? nos collègues qui ont voté pour Bolsonaro ? Allons-nous organiser une manifestation qui «fera peur aux électeurs du Bolsonaro» comme les intégralistes⁵ l'ont fait en 1934 ? Ces phrases et ces souvenirs ne disent pas grand-chose et évoquent un combat purement imaginaire contre le fascisme.

Bien que le moment présent nous conduise au désespoir, puisque nous savons qu'avec l'élection de Bolsonaro, la situation va devenir de plus en plus sinistre, il me semble qu'il n'y a pas d'autre moyen que de construire les «formes du pouvoir propre des travailleurs», que Joao Bernardo a évoquées dans un texte récent de Passa Palavra. Et, pour cela, nous devons commencer à penser aux attaques concrètes qui ont déjà lieu et qui vont s'intensifier, telles que la violence policière contre les travailleurs en général ; les attaques contre les immigrés, les transsexuels, les gays, les Noirs et autres groupes par des gangs fascistes ; les comités de soutien aux chômeurs et aux grèves, les groupes d'autodéfense pour les militants de gauche ; les associations de soutien mutuel entre les journalistes progressistes qui décrivent les violences que nous allons subir, etc. Tout cela me semble plus efficace que de toujours se concentrer sur la lutte contre la figure de Bolsonaro, ou sur une lutte abstraite pour la «Démocratie». Dans ces luttes, nous devons être capables de mobiliser les travailleurs indépendamment de leurs idéologies, y compris les électeurs de Bolsonaro et toute cette foule fatiguée, non sans raison, de cette démocratie.

Nous savons que, aussi habile que soit le gouvernement de Bolsonaro, les conditions de vie des travailleurs ne s'amélioreront pas, et que nous aurons des possibilités de les impliquer dans des luttes à travers des éléments concrets de leur réalité. Cependant, comme on pouvait s'y attendre, la gauche

² *Ele não* fut le slogan de la campagne féministe contre les propos racistes, homophobes et misogynes de Bolsonaro qui rassembla plus de 3,8 millions de personnes sur Facebook mais aussi beaucoup de monde dans les rues. On pourrait traduire par «Surtout pas lui !» (*NdT*)

³ Allusion aux communautés organisées d'esclaves en fuite, ou «quilombos», qui servent de modèle aujourd'hui à des espaces d'auto-organisation des Afro-Brésiliens, *NdT*.

⁴ La «bataille de la Place de Sé» ou le «débandade des poules vertes» (surnom péjoratif donné aux milices fascistes de Plínio Salgado, qui portaient une chemise verte) se déroula le 7 octobre 1934, à São Paulo, et opposa les différentes forces de gauche, d'un côté, et la police et les fascistes de l'autre. Les 8000 fascistes et leurs 400 hommes armés durent abandonner le terrain et s'enfuir après de durs affrontements. Cet événement fait partie des références des antifascistes brésiliens (*NdT*).

⁵ L'Action intégraliste brésilienne fut fondée en 1932 et regroupait différents courants d'extrême droite et profascistes. Cette formation soutint Vargas jusqu'en novembre 1937, date où elle fut dissoute par ce dictateur qui organisa deux coups d'Etat victorieux en 1930 et 1934 et régna sur le Brésil jusqu'en 1954 en utilisant aussi l'arme des élections en 1950 (*NdT*).

continue à diviser les travailleurs en fonction de leur choix électoral, en accusant les électeurs du capitaine d'être les responsables de la situation actuelle, plutôt que d'essayer de les amener à nos côtés. Une grande partie des travailleurs qui ont élu Bolsonaro, ou qui ont «favorisé son élection» (en s'abstenant de voter), pourraient se mettre de notre côté dans la lutte contre les assassinats commis par la police ou les groupes fascistes, par exemple. Mais la gauche les pousse de l'autre côté de la barricade, parce qu'elle les considère depuis longtemps comme complices de ces pratiques (le pire slogan ayant été «Ton vote tue les Noirs», qui ne donnait aucune possibilité aux travailleurs qui ne voulaient pas voter Haddad⁶ de s'opposer aux meurtres des Afro-Brésiliens).

Les temps à venir ne seront pas totalement nouveaux, parce que la barbarie, l'individualisme, la guerre de tous contre tous, le harcèlement des travailleurs par leurs patrons, la militarisation sont là depuis longtemps, et le moment présent est beaucoup plus la conséquence de notre effondrement interne que la cause.

Il faut cependant considérer que les formes de pensée et les méthodes d'action déjà en place vont resurgir, avec l'intensification de la répression et de la persécution contre la gauche en général, dont on ne connaît pas encore la dimension.

Si nous pensons plus spécifiquement à notre sécurité, il me semble aussi intéressant de prendre ses distances avec les symboles, les modes de pensée et le vocabulaire de la gauche.

A ce propos, je me souviens d'une interview de Waldemar Rossi, militant de l'opposition syndicale dans le métallurgie de São Paulo, dans laquelle il disait que le fait de ressembler à un militant syndical, à un «travailleur luttant pour de meilleures conditions de vie», et non à un militant d'un courant ou d'un parti de gauche, était une meilleure protection contre la répression patronale. Il racontait une grève, en 1964, qu'il avait aidé à organiser dans l'entreprise où il travaillait, et où la police politique (la DOPS) avait été appelée par le propriétaire de l'entreprise. Après avoir interrogé les grévistes, les flics avaient expliqué au patron qu'il devait résoudre son problème avec ses salariés, qu'il s'agissait d'un problème purement «économique», sans relation avec les «gauchistes».

Avec Bolsonaro au gouvernement, cette «identité de gauche» sera de plus en plus persécutée et nous aurons de moins en moins de possibilités de nous défendre au moyen d'instances démocratiques et symboliques pour empêcher la barbarie des forces de l'ordre.

C'est pourquoi, au lieu de proclamer nos valeurs, je pense que nous devrions adopter l'attitude inverse, nous mélanger à la classe, redevenir des individus ordinaires, nous engager dans des luttes plus silencieuses, qui apparaissent moins bruyamment, mais qui mobilisent à nouveau les travailleurs et les impliquent dans un projet de leur propre classe. Nous devons renforcer nos relations dans la vie quotidienne pour qu'elles deviennent encore plus intenses, les liens d'amitié et de solidarité avec les autres travailleurs, que ce soit au boulot, à l'université, dans la rue ou ailleurs, afin de mettre en œuvre notre pouvoir réel – même s'il est encore fragile pour le moment – et éviter, par exemple, le licenciement ou la persécution d'un collègue, le harcèlement des patrons contre un travailleur, et préserver les quelques conditions de travail qui nous restent, etc.

Les militants de gauche isolés deviendront une cible de plus en plus facile pour la répression, tandis que les travailleurs appréciés sur leurs lieux de travail, entourés de groupes de travailleurs qui les soutiennent, de personnes organisées pour les protéger, qui sont connus dans leur quartier, dans les églises qu'ils fréquentent, etc. mobiliseront plus de gens et compliqueront la tâche des exploiters et des gouvernants. Historiquement, c'est l'organisation de la classe qui protège de la répression les travailleurs les plus engagés dans la lutte contre le capitalisme (ceux qu'il est convenu d'appeler les «militants du mouvement ouvrier») et non l'inverse.

⁶ Candidat du Parti des travailleurs aux élections de 2018. Il remplaça Lula, celui-ci étant emprisonné depuis avril 2018 (*NdT*).

Nous avons une seule certitude : nous ne vivrons pas des temps faciles, mais la lutte des classes n'a jamais été un long fleuve tranquille. Nous devons continuer à nous battre, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen. S'il y a une leçon que nous pouvons tirer de cette élection de Bolsonaro, c'est que l'histoire n'est pas un conte de fées. C'est en gardant la tête froide et les pieds sur terre, rivos dans les réalités de la lutte des classes, sans désespérer, et en redoublant d'attention, que nous devons continuer.

* **Un autre João**

ANNEXE

* **Joao Bernardo : Quelques réflexions sur la gauche et Bolsonaro**

[«Un autre João» fait allusion à un post de João Bernardo que je fais ici suivre d'un autre commentaire du même auteur sur l'influence néfaste des idéologies identitaires au Brésil dans la conjoncture actuelle. Mais ces considérations s'appliquent aussi aux Etats-Unis de Trump, à l'Italie de Salvini et à la France des Le Pen, Asselineau, Dupont-Aignan, (Maxime) Nicole, etc. Y.C., *Ni patrie ni frontières.*]

«Cher Vinicius, ce qui m'inquiète, ce n'est pas la ténacité des supporters de Bolsonaro. C'était prévisible et, en réalité, pour le prévoir, il suffisait de disposer de quelques connaissances historiques rudimentaires. Ce qui m'inquiète vraiment, c'est l'état d'esprit de tant de gens de gauche, effrayés, incapables de faire face à la situation et déjà en fuite avant même que Bolsonaro ait gagné.

Tu veux un exemple ? Pendant la Seconde Guerre mondiale, lors des campagnes en Afrique du Nord, le commandant des forces alliées, Montgomery, avait toujours sur son bureau une photo du commandant des troupes de l'Axe, Rommel. Il considérait qu'il devait comprendre l'ennemi autant que possible et que, pour ce faire, il devait l'affronter objectivement. Et placer sa photo devant lui, sur la table de travail, était l'un des instruments de cette objectivité.

Au contraire, que fait la gauche brésilienne ? Elle refuse même de prononcer le nom de Bolsonaro. Certains l'appellent «la chose», tu l'appelles «l'Ignare», et vous pensez que vous le combattez mieux ainsi ? Non, en réalité vous vous enfoncez un sac sur la tête, comme ces enfants qui se cachent sous les drap pour ne pas voir un fantôme.

Je sais par expérience personnelle ce que c'est que de combattre le fascisme, et je sais ce que c'est que de le combattre à visage découvert et dans les organisations clandestines. C'est comme ça que je me suis formé politiquement [au Portugal]. Mais je suis certain que la façon dont la majeure partie de la gauche brésilienne réagit n'est pas la bonne pour combattre Bolsonaro. Et c'est ce qui m'inquiète vraiment.

Mais la racine de cette préoccupation est plus profonde. Je suis tout à fait d'accord avec toi lorsque tu soulignes l'importance de l'article de Renata Dutra et Valdemiro Xavier⁷ car il aborde directement le cœur du problème, l'exploitation de la classe ouvrière. João, dans un article publié ici hier⁸, destiné à infléchir dans cette perspective l'attention de la gauche, écrit en particulier : «*La plus grande clairvoyance possible n'est que poussière, ne vaut rien, si nous n'agissons pas politiquement dans les lieux d'exploitation et de reproduction de la force de travail. La tâche des révolutionnaires est toujours d'aider à faire apparaître les formes de pouvoir propres, irréversibles, des travailleurs à partir des entreprises*». Il n'y a pas de mots plus justes.

⁷ <https://passapalavra.info/2018/10/123045/> Cet article analysait en détail le plan de gouvernement de Bolsonaro en matière de droit du travail et du système de protection sociale (*NdT*).

⁸ <http://passapalavra.info/2018/10/123037> .

La grande difficulté, cher Vinícius, et comme tu l'as reconnu dans ton commentaire, réside dans le fait que la candidature de Bolsonaro a été confrontée par la gauche au niveau des identitarismes, et non des rapports d'exploitation de la force de travail. Ainsi, la campagne contre Bolsonaro, au lieu de contribuer à reconstruire l'unité de la classe ouvrière, a une fois de plus servi à donner une voix à la fragmentation. C'est là que réside la racine du problème. Pour expliquer la montée de Bolsonaro, on peut citer de nombreux cas dans l'histoire. Mais pour la lutte qui s'ensuivra inévitablement, nous n'avons ni exemples ni modèles, car jamais auparavant les capitalistes n'ont été aussi unis et les travailleurs aussi fragmentés. Il faudra repartir de zéro, ce qui est très difficile, mais après tout, cela peut présenter certains avantages.»

«L'idéologie identitaire est devenue insupportable pour un grand nombre de personnes à partir du moment, où au lieu de seulement affirmer certaines identités, elle en est venue à nier les autres. Sous des prétextes variés, chaque identité revendique, pour elle-même, le droit d'être placée au sommet d'une nouvelle hiérarchie sociale. Ce refus agressif des autres identités, et en particulier des identités majoritaires, est l'un des mécanismes de fragmentation idéologique et organique des travailleurs en tant que classe.

La lutte contre les discriminations – concernant le sexe, la couleur de peau, les préférences sexuelles – est indispensable. Le problème est que les identitaires dirigent cette lutte de manière supraclassiste (ou multiclassiste), en confondant, dans les mêmes mouvements, les discriminations qui peuvent exister dans le camp des capitalistes avec celles qui existent dans le camp des travailleurs; d'autre part, ils conduisent cette lutte comme s'il s'agissait de favoriser l'ascension au pouvoir de nouvelles élites ; par conséquent, ils se préoccupent davantage de l'accès aux hautes sphères, à l'administration des entreprises, aux gouvernements et aux parlements, que, par exemple, de l'accès des femmes aux métiers ouvriers du bâtiment où elles ne sont pas représentées.

Ainsi, la lutte contre les discriminations, au lieu de servir à construire une nouvelle conscience de la classe ouvrière, sert, au contraire, à fragmenter et à diluer cette conscience. Les travailleurs disparaissent en tant que tels ou, tout au plus, ils sont présentés comme une autre identité spécifique, ce qui équivaut à refuser la notion de classe.»

Ainsi, puisque l'identitarisme occupait tout l'espace autrefois occupé par la gauche et continue à se prétendre de gauche, les travailleurs qui ne se reconnaissent pas dans ces identitarismes et ces sous-identitarismes en sont venus à exprimer leur sympathie pour l'extrême droite et les fascistes, ce qui explique la victoire de Trump aux États-Unis ou de la Ligue et du Mouvement 5 étoiles en Italie. C'est pourquoi Salvini a pu dire, dans un discours récent, que la gauche avait oublié les travailleurs et que c'était la Ligue, c'est-à-dire l'extrême droite radicale et les fascistes, qui désormais représentaient les travailleurs.

Le succès du discours de Bolsonaro est ainsi clarifié. C'est le reflet symétrique des idéologies identitaires; il est la réponse, qui s'affirme comme identitaire – puisqu'il défend l'identité blanche, hétérosexuelle, masculine – contre d'autres identitarismes. La légitimité que Bolsonaro et ses partisans invoquent est de même nature que celle invoquée par les mouvements identitaires de gauche. Par conséquent, l'antagonisme qui les divise est interne au camp du fascisme. Le problème immédiat est que l'étendue des identités qui soutiennent Bolsonaro englobe une base beaucoup plus vaste que les partisans des autres identités alternatives.»

Et tandis que les identités et les sous-identités fragmentent la classe ouvrière et diluent sa conscience, les capitalistes consolident leur unification, puisque les deux côtés du conflit promeuvent les mêmes relations sociales d'exploitation et que c'est la même technocratie qui oriente les programmes économiques des deux côtés.»